



3 - 7 novembre 1944 – Le Front des Vosges La 13^e D.B.L.E dans l'enfer de ROCHESSON, cote 1013

Par une opération de diversion sur ROCHESSON, le général De Lattre espère maintenir le commandement allemand dans l'idée que les Français s'obstinent à rechercher la décision dans les Vosges, alors que son intention est maintenant de rompre les défenses ennemies à l'aile droite de l'armée, sur le front du 1^{er} Corps d'Armée. En effet, la 1^{ère} Armée prépare dans le plus grand secret une attaque dans le secteur du Doubs. Mais cette opération sur ROCHESSON, avec la conquête des cotes 956 et 1013, va s'avérer extrêmement coûteuse pour le 1^{er} B.L.E. (106 tués et blessés).



Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.



« ... Au Nord du secteur de la 1^{ère} D.F.L., le front s'est stabilisé. Les attaques de la 3^{ème} Division d'Infanterie Algérienne n'ont pu rompre les positions allemandes des Vosges.

De Lattre a décidé le 17 octobre d'arrêter l'offensive et de reprendre son plan initial d'action en force par la trouée de Belfort.

La 1^{ère} Division Blindée est retirée du front le 23 et la 3^{ème} Division d'Infanterie Algérienne (D.I.A.) passe sur la défensive.

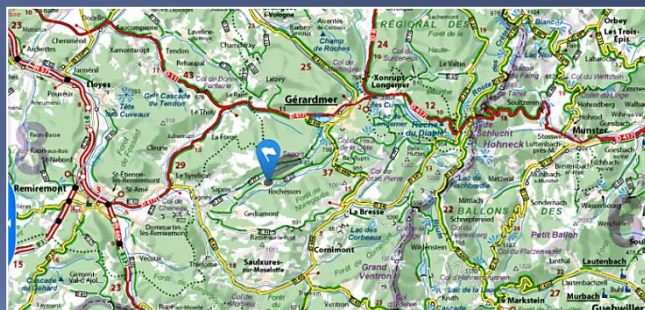
Au début de novembre cependant, à la demande du général DEVERS, la 3^{ème} D.I.A. est chargée de mener une attaque locale contre les hauteurs de ROCHESSON, au Sud-Ouest de Gérardmer, pour appuyer une action de la 7^{ème} Armée américaine dans cette région.

Pour cette opération, MONSABERT lui détache le 1^{er} Bataillon de Légion Etrangère du commandant de SAIRIGNE qu'il enlève pour quelques jours à la 1^{ère} D.F.L.

Déclenchée par surprise le 3 novembre, l'attaque de la 3^{ème} D.I.A. se heurte partout à une opposition violente.

Il lui faudra quarante-huit heures de combat, avec un appui considérable de l'Artillerie et de l'aviation, pour s'assurer de ses objectifs, ROCHESSON et MENAURUPT.

Le 1^{er} B.L.E qui marche avec le 4^{ème} R.T.T. (Régiment de Tirailleurs Tunisiens), est chargé de déborder ROCHESSON par l'Est.



Le 5, il s'empare des hauteurs au Sud du village, les cotes 956 et 1013, d'où de fortes contre-attaques allemandes, lancées le 6 et le 7 novembre par des unités de la 269^{ème} Division d'Infanterie, récemment arrivée de Norvège, ne parviennent pas à le déloger. Il a fait 42 prisonniers.

Mais ses pertes sont sérieuses. Il n'est pas possible de s'enterrer, les trous se remplissant d'eau glacée aussitôt creusés. Le froid est très vif sur ces pitons noyés dans le brouillard et balayés par des bourrasques de pluie ou de neige. Beaucoup de légionnaires ont les pieds gelés.

Malgré les promesses, la relève tarde à venir.

Le 9 enfin, il rejoint la 1^{ère} D.F.L. à LURE où BROSSET l'accueille lui-même en lui distribuant du vin chaud. Il a perdu 200 Légionnaires tués, blessés ou évacués. Deux officiers ont été tués, les Lieutenants JAIS et BORDEAUX MONTRIEUX.

Le général GUILLAUME remercie BROSSET de l'action du 1^{er} B.L.E. dans une lettre du 17 novembre dont les termes préfigurent la Citation à l'Ordre de l'Armée pour laquelle il propose le Bataillon ».

Yves Gras,
La 1^{ère} D.F.L., les Français libres au combat

3 - 7 novembre 1944 – Le Front des Vosges

La 13^e D.B.L.E dans l'enfer de ROCHESSON, cote 1013

CARNETS DU LIEUTENANT-COLONEL
BRUNET DE SAIRIGNÉ

Du 30 octobre au 11 novembre 1944



30 - 31 octobre

Rien de spécial. Tirs d'artillerie. Le Bataillon est prévenu qu'il va être relevé afin de passer sous les ordres directs du général de Monsabert (2^{ème} C.A.) et de participer à une action importante dans un autre secteur.

1 novembre

Dans la matinée, reconnaissances en vue de la relève qui est terminée peu après midi.

Départ, le soir, pour la région Troupemont-Le Planois. Le P.C. s'installe dans une ferme à 700 mètres du PLANOIS.

2 novembre

Nuit calme.

La journée est employée à reconnaître le secteur. Il s'agit d'attaquer les crêtes 956 et 1013 dominant Rochesson, positions tenues par une division allemande fraîche, arrivant de Norvège.

3 novembre

Départ à 4 heures pour une marche d'approche du PLANOIS jusqu'au COL DE LA ROCHE PIQUANTE, base de départ. L'heure « H » doit être décalée de 2 heures, en raison du mauvais temps et c'est à 8 heures seulement que commence la préparation d'artillerie, menée par 8 groupes. Plus de 5.000 coups sont tirés en 10 minutes.

L'attaque est rendue extrêmement dure par la nature du terrain et les mauvaises conditions atmosphériques. L'ennemi résiste avec acharnement mais subit de grosses pertes. Dans les compagnies d'attaque, la liste des tués et des blessés s'allonge également.

Au soir, les objectifs fixés pour cette première journée sont atteints. Des chars devaient appuyer l'attaque, mais les pionniers de la 3^{ème} D.I.N.A. (*Division d'Infanterie Nord-Africaine*) n'ayant pas été capables de retirer leurs propres mines posées sur les chemins d'accès des blindés, un char saute, immobilisant la colonne sur une piste où il est impossible de doubler.

4 novembre

Patrouilles diverses pendant la nuit. Le char est toujours immobilisé. Dans le secteur de la 2^{ème} compagnie, les pionniers subissent des pertes sensibles en essayant de déminer les abattis qui s'opposent à la progression (3 tués, 15 blessés).

5 novembre

Troisième bond, sous une violente réaction ennemie d'artillerie. La cote 1013 est occupée. Soutenues par des sections de mitrailleuses, les compagnies s'installent sur les pentes nord-ouest et sur la ligne de crêtes allant de 1013 à 1050.

Malheureusement, en enlevant une position allemande, le Lieutenant JAIS est tué. Vingt-cinq Allemands survivants dont les 3 chefs de sections tenant la position ennemie, sont faits prisonniers.

6 novembre

Fortes contre-attaques allemandes, obligeant à engager les dernières réserves. On tient quand même, malgré des pertes sensibles, particulièrement en gradés.

7 novembre

Encore des contre-attaques allemandes repoussées. Le froid est vif, la neige fait son apparition et les hommes subissent une épreuve physique très dure. Les sapins, dont beaucoup ont été presque sectionnés par les éclats d'obus, tombent sous les rafales du vent, créant d'autres dangers pour les hommes. Impossible de s'enterrer, car l'eau d'infiltration remplit les trous en quelques heures. Les mitrailleuses et les fusils mitrailleurs sont en batterie derrière des troncs d'arbres ou des affleurements de roches.

Le brouillard et la pluie rendent la visibilité presque nulle, si fortement même que le Lieutenant FOURCADE, voulant interpeller un de ses hommes, se trouve face à face avec un Allemand qui lui jette une grenade, évitée de justesse. Les hommes se plaignent du froid et les pieds gelés sont nombreux. Mais leur résistance est admirable. Et pas de relève ; la 3^{ème} D.I.N.A. fait au bataillon le coup de l'invité.

8 novembre

Pluie glaciale et bourrasque de vent toute la nuit. Neige le matin. Les hommes sont gelés mais ils tiennent. Une tentative des Goums pour déloger l'ennemi devant le bataillon montre que l'ennemi est assez fort. Quelques prisonniers volontaires cependant.

3 - 7 novembre 1944 – Le Front des Vosges

La 13^e D.B.L.E dans l'enfer de ROCHESSON, cote 1013

9 novembre

Relève - enfin ! - par le 3^{ème} R.I.A. (*Régiment d'Infanterie Alpine*) qui prend possession de ce terrain désolé où la neige est maîtresse. Le Bataillon descend au repos à Lure.

Pendant ces cinq jours, près de 200 tués ou blessés et de nombreux hommes ont les pieds gelés. Une partie des cadres a disparu et il faut procéder à une réorganisation complète. (...)

10 novembre

Le Bataillon est au repos à Lure. Nombreuses évacuations pour maladies et pieds gelés. Le P.C. est à l'hôtel du Commerce.

11 novembre

Etant donné la fatigue des hommes, aucune cérémonie de Légion n'est faite à l'occasion de l'Armistice. Mais d'autres fiers « *soldats de France* », les pompiers de Lure, défilent, musique en tête.

Gabriel BRUNET DE SAIRIGNE

Prise de la Cote 1013 dans les Vosges

Par Paul PELLONI, 13 D.B.L.E.



Le jour de la Toussaint 1944, nous étions depuis la veille au repos à Ronchamp ; le matin, vers 10 heures, avec d'autres Légionnaires, nous décidâmes d'aller assister à la messe. L'église étant pleine, nous nous mîmes au fond. Le curé monta en chaire et, au cours de son homélie, il dit aux fidèles : « *Regardez, au fond de l'église, tous ces soldats qui, demain, seront face à la mitraille* ».

Nous descendions du front et ces paroles nous firent chaud au cœur.

A la sortie de l'office, l'Adjudant de la Compagnie nous annonça que le Lieutenant voulait nous parler. Nous nous rendîmes au rassemblement. La 1^{ère} section de la 3^{ème} Compagnie était au complet et le Lieutenant prit la parole : « *Demain matin, à 5 heures, départ pour une destination inconnue. Ce sera difficile mais j'ai confiance en vous pour la réussite de cette mission. Vous déposerez vos papiers et l'argent au bureau de la Compagnie, car là où nous allons, vous n'en aurez pas besoin !* ».

Départ le lendemain à 5 heures, la nuit était encore noire et il tombait de la neige fondue. Vers 9 heures, le Sergent, alors que nous montions à travers sapins et broussailles, nous demanda de nous mettre en position d'attaque car les Allemands devaient se trouver à proximité.

Et en effet, après un moment d'observation, nous aperçûmes à trente mètres un Allemand, un officier. Il sortait les mains en l'air : « *Je me rends, dit-il, ne tirez pas, je n'ai plus aucune communication avec mon unité* ». Je fus désigné, avec un autre Légionnaire, pour nettoyer la position et quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous nous trouvâmes face à deux Allemands en position de tir, derrière une mitrailleuse et un fusil. Je criai « *Camarades !* » et, à cet instant, abandonnant mitrailleuse et fusil, les deux Allemands se levèrent, mains en l'air ; ils rejoignirent rapidement leur officier prisonnier.

Vers 10 heures, sur l'autre versant de la route, après avoir descendu deux cents mètres environ et au bord d'une petite rivière, nous retrouvâmes le Capitaine MATTEI, commandant la 3^{ème} Compagnie. Ce dernier nous donna l'ordre de poursuivre la progression vers la cote 1013, entièrement déboisée à cet endroit.

Notre tir d'appui au mortier fut trop court et les Allemands, depuis leur position, nous accueillirent avec un feu nourri de mitrailleuses et jet de grenades. J'étais chargeur du F.M. mais mon camarade étant gravement blessé, je pris l'arme. Mon camarade ANTONIN, lui aussi, était blessé, à deux mètres de moi. Les brancardiers étaient très sollicités pour répondre aux appels des blessés.

Soudain, tout était redevenu calme, je ne voyais plus personne autour de moi depuis ma cachette, derrière une souche d'arbre avec mon F.M. pointé vers l'avant. A ce moment, j'entendis le Capitaine : « *Pelloni, descendez !* » puis Antonin qui ajouta : « *Pelloni, à ta gauche !* ». Tournant la tête, je vis alors deux soldats allemands, un grand et un petit, leur mitraillette braquée sur moi. Je dirigeai mon F.M. sur eux et vidai le chargeur. Le Capitaine me demanda à nouveau de descendre. Alors, avec tout mon chargement, F.M., carabine USM1, musette de chargeurs, sac à dos, je me laissai glisser jusqu'au fond du ravin.

Le Capitaine était là, mon camarade criait toujours : « *Je suis blessé* ». Le Capitaine me dit alors : « *Nous attaquerons tout à l'heure et nous irons chercher ton ami* ».

A 13 heures, le silence était revenu, nous n'entendions plus aucun appel... Nous reçûmes l'ordre de reprendre la progression en avant car il nous fallait prendre la route sur la cote. Nous avançâmes sans difficultés jusqu'à mon ami ANTONIN. Il était au pied d'un sapin, les yeux mi-clos, affaibli par le froid et le sang qu'il avait perdu.

La 13^e D.B.L.E dans l'enfer de ROCHESSON, cote 1013

Mon ami VIDAL lui fit un pansement pendant que nous continuions notre progression jusqu'à la route que nous prîmes sans opposition. Nous nous mîmes en position défensive, à 50 mètres au-dessus de la route. Nous creusâmes des trous, déroulâmes du fil de fer barbelé sans oublier d'y accrocher des boîtes de conserves et tout ce qui pouvait faire du bruit afin de ne pas être surpris pendant la nuit.

Le Sergent PERCHEVAL nous dit : « *Attention, la nuit sera difficile, les Allemands ont l'ordre de reprendre la position !* ». Et d'ailleurs, vers 22 heures, un feu nourri d'artillerie nous confirma qu'il ne s'était pas trompé. Quinze minutes plus tard, les boîtes de conserves et les petits cailloux qu'elles renfermaient commencèrent à s'agiter : l'ennemi nous attaquait. La riposte fut immédiate et, pendant un quart d'heure, l'échange fut nourri de part et d'autre puis le calme revint.

Le 4 novembre, vers 10 heures, le temps était toujours maussade. Un tir d'artillerie adverse nous cloua au sol, mon ami VIDAL, avec qui j'avais fait la campagne d'Italie, toujours volontaire pour les missions dangereuses, était touché à mort. Le Sergent PERCHEVAL était blessé à la cuisse (*je n'ai jamais su s'il avait survécu à ses blessures*). A la tombée de la nuit, les Allemands contre-attaquèrent mais les Légionnaires encore valides opposèrent une vive résistance et l'ennemi dut décrocher.

Le 5 novembre, le calme était de retour, l'heure de la relève approchait et un camion arriva pour chercher tous les survivants de la 3^{ème} Compagnie, c'est-à-dire 25 hommes. En montant dans le G.M.C. je constatai alors que j'étais le seul survivant des Légionnaires de la Compagnie qui avait débarqué à Cavalaire.

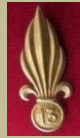
Vers 15 heures, nous arrivâmes dans le village de LURE. Le camion s'arrêta et j'entendis une voix forte : « *Légionnaires, passez vos quarts, le Général BROSSET va vous servir à boire !* ». Un bon vin chaud qui nous réconforta. « *Merci ! Mon Général* ».

J'avais déjà rencontré le Général Brosset à Aversa, en Italie, il était venu nous rendre visite avec le Général de Gaulle avant d'embarquer à Tarente pour Cavalaire. Je l'ai revu ensuite à Lyon alors qu'il « *montait* » les marches de l'Hôtel de Ville avec sa jeep. Il avait dit alors : « *il faut ramener du front le 1^{er} Bataillon de Légion parce que si cela continue, je pourrai le ramener avec ma jeep !* ».

Paul PELLONI, du 1^{er} Bataillon de la 13^{ème} D.B.L.E.
Bir Hakim l'Authion n° 158 Juillet 1995



LE DERNIER CAFE DU
CAPITAINE LOPEZ
*Témoignage du Sergent
MITTENAERE (13 D.B.L.E.)*



« Militairement on réorganise les effectifs et c'est comme cela que nous arrivons au 5 novembre 1944, date qui nous trouve devant la côte 1013.

Vers huit heures du matin, avant de monter à l'assaut, nous avons l'occasion de boire, le Légionnaire LOPEZ et moi, une dernière tasse de café arrosée d'une bonne rasade de cognac.

Lopez, sa tasse bue, m'annonce d'une voix très grave qu'il vient de boire son dernier breuvage.

« *Quoi ! m'écriai-je, la guerre est près de finir, nous sommes deux grands survivants du début de cette boucherie. Ensemble nous avons traversé les moments les plus dangereux, les plus durs que des hommes puissent connaître, et je ne te reconnais pas le droit de parler de cette façon* ».

Mais LOPEZ me rétorque d'une voix très calme, si calme et si douce que j'en suis tristement impressionné :

« *Je viens de boire mon dernier café* ».

Que voulez-vous répondre à cela ?

Quelques minutes plus tard l'ordre de départ arrive. Notre Brigade se déploie en ligne de combat dans la montagne et à travers la forêt. Je ne suis pas sans remarquer que mon Caporal, lui aussi, a une attitude bizarre et incompréhensible.

Lui, si calme d'habitude, est inexplicablement nerveux. Mais la première ligne de résistance allemande est là et je n'ai pas le loisir de m'étendre sur des constatations qui ne pourraient être après tout, que des impressions.

Deux mitrailleuses ennemies se mettent à tirer sur mon groupe et sur celui qui se trouve sur notre flanc droit, le groupe du Sergent GONZALEZ.

En quelques minutes, toute notre Compagnie est en contact à la fois sur toute la ligne d'attaque. En arrivant à proximité d'une mitrailleuse allemande, je fais ouvrir le feu de toutes les armes automatiques dont mon groupe dispose.

Nous espérons contourner cette résistance ennemie par la gauche, en suivant l'angle mort d'un ravin lorsque soudain j'ai un de mes hommes qui a les jambes criblées de balles et qui s'affale.

A quelques mètres sur ma droite, j'aperçois LOPEZ qui s'abat comme un pantin cassé.

3 - 7 novembre 1944 – Le Front des Vosges

La 13^e D.B.L.E dans l'enfer de ROCHESSON, cote 1013

Je m'élançais pour le secourir mais je n'ai même pas la consolation de recueillir ne fusse qu'une simple parole de sa bouche, une balle lui a traversé la tête de part en part et il est mort sur le coup. Il avait dit vrai lorsqu'il m'avait annoncé qu'il buvait son dernier café. Pauvre vieux !
Avoir fait toute la guerre d'Espagne, traîné sa sueur et son espoir dans toutes les Campagnes, Norvège, Erythrée, Syrie, Lybie, Tunisie, Italie... et venir rendre son dernier soupir sur la terre de France, alors que la victoire est à la portée de la main, comme tout cela est bête et sans signification. »

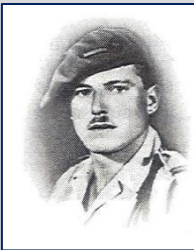
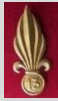
Sergent-chef MITTENAERE

Sous-Lieutenant

Olivier BORDEAUX MONTRIEUX

2^{ème} B.L.E

Mort pour la France près de RAMONCHAMP

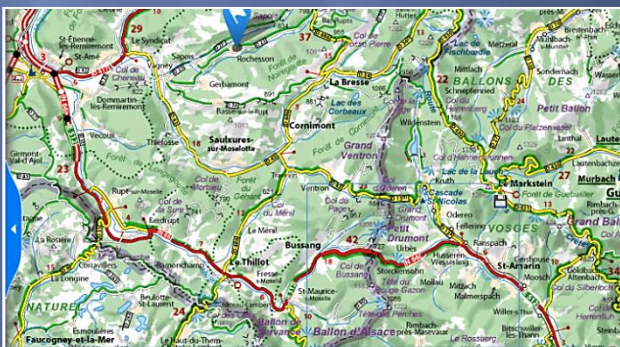


Le 23 octobre, la Légion relève des éléments de la 1^{ère} D.B. dans la vallée de la Moselle et établit un bouchon sur la route du Col de Bussang.

La 7^{ème} Compagnie est installée à RAMONCHAMP et tient les hauts, face au Thillot.

Les trous individuels retiennent l'eau glacée et pour dormir, les Légionnaires s'amarrent aux sapins.

Les chefs de section multiplient les patrouilles, C'est en allant reconnaître une maison forestière dans la neige boueuse, à la tombée de la nuit, que le 6 novembre 1944, Olivier Bordeaux Montrieux est tombé. A grand peine ses Légionnaires ont descendu son corps au P.C. de la compagnie et l'ont veillé dans la chambre de son commandant.



PATROUILLE A GEMONVAL

Témoignage de Jean-Pierre SARTIN,

2^{ème} B.L.E.

« D'Accolans (Doubs), où j'ai repris l'emplacement d'une compagnie américaine déjà partie, (*nombreuses armes récupérées sur le terrain, armes américaines s'entend !*), je file sur la forêt de Courchaton, dont j'atteins la lisière Nord-Est au milieu de l'après-midi du 18 septembre.

J'envoie une patrouille, le Lieutenant BORDEAUX MONTRIEUX avec quatre hommes, voir ce qu'il y a dans le village de GEMONVAL que l'on domine à 800 mètres de là. Pendant trois quarts d'heure, rien, puis trois ou quatre rafales de Pistolet Mitrailleur. C'est une Thomson, le son est caractéristique, et aussitôt un Klaxon de voiture qui se met à hurler, des minutes entières : qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Je suis perplexe et inquiet et je ne peux rien savoir, Bordeaux Montrieux n'a pas pris le poste de radio 536, il prétend que ça ne marche jamais quand on en a besoin (*ce en quoi on ne peut lui donner tort*) et que ça l'embarasse. Je rassemble sa section pour descendre avec elle au village: quand les guetteurs me préviennent que la patrouille revient à travers les vergers, oui, mais elle est partie à cinq et revient à huit ! Trois hommes marchent avec peine, y aurait-il des blessés ?

Bordeaux me rejoint avec ses hommes, les siens plus trois autres en uniforme de la Luftwaffe... pieds nus ! Je lui demande un peu sèchement quelle idée lui a pris de faire déchausser ses prisonniers. Avec le calme dont il ne se départ jamais et que lui confèrent son mètre quatre-vingt et ses quatre-vingt kilos, il me raconte son aventure :

« Arrivé dans le village qui vaque paisiblement à ses occupations, je demande à un paysan s'il y a des Allemands ; le paysan nous considère sans se démonter et dit simplement : " Ah ! Vous voilà ! " *.

Il dit qu'il vient d'en voir trois entrer chez le Maire dont il indique la maison. Je vais voir évidemment ; je poste trois hommes aux fenêtres et j'entre avec l'autre, sans frapper bien sûr. Les trois gars sont là, assis, sans armes, tranquilles ; ils sont en train de se laver les pieds dans une seille d'eau !

On ne leur a pas laissé le temps de se rechauffer, c'est pour ça qu'ils sont pieds nus ! »

La 13^e D.B.L.E dans l'enfer de ROCHESSON, cote 1013



Jean-Pierre SARTIN (1917-1993)

A Bir-Hakeim, en mai-juin 1942, il harcèle constamment les éléments ennemis qui défilent devant le champ de mines, contribuant à la destruction de 3 chars, 4 camions et infligeant des pertes en personnel sérieuses. Installé ensuite avec 2 pièces, en un point de la position particulièrement exposé, il détruit deux canons de 77 et un mortier.

Ces faits d'armes lui valent d'être distingué de la Croix de la Libération. (source et crédit photo : *Ordre de la Libération*)

« Mais vous avez tiré ! Et le klaxon ? ».

« Ça c'est après ; on ramenait nos trois bochetons dans la rue, quand un paysan nous a crié :

" Attention des Boches ! ". On s'est planqués, et une Volkswagen est arrivée, avec trois hommes à bord ; on les a allumés, et le Klaxon s'est mis à hurler ; la Volkswagen a « beugné »* une maison, les trois gars ont sauté comme des lapins et ont disparu dans les jardins. Et comme le klaxon marchait toujours, par curiosité, j'ai été voir pourquoi : une balle de ma Thomson logée en plein centre du volant avait coincé le bouton de commande !

Alors je me suis dit que ça pouvait alerter d'autres Allemands, et nous avons filé avec les prisonniers, ça m'a paru plus urgent que de faire taire la bagnole ».

« Mais au fait, on ne l'entend plus ? ».

« C'est vrai mon capitaine, le klaxon a dû griller ! ».

Jusqu'au lendemain matin les Allemands ne s'expliqueront pas ces incidents ; mais vers huit heures, à peu près à mille mètres en face de nous à la lisière du bois des Hautes Roches, on voit des hommes sans méfiance s'étirer et secouer leurs couvertures. C'est trop tentant : à coups de mortier de 60, à limite de portée on les fait se recoucher. Alors ils commencent à brûler trois maisons dans Gémonval puis un automoteur finit par nous repérer : un coup de 88 mm tue un de mes sous-officiers et blesse trois hommes.

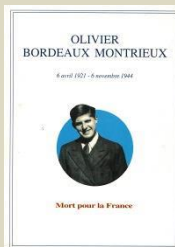
Le village de Gémonval restera dans le « *no mans land* » jusqu'à l'offensive déclenchée par le général de Lattre le 14 novembre : deux mois, c'est long, c'est très long...

* « il en faut plus pour émeiller un paysan franc comtois » (émeiller = étonner, inquiéter)

** beugner : heurter en patois ou argot comtois

Capitaine Jean-Pierre SARTIN

2^eme B.L.E., Compagnon de la Libération



Nous reproduisons ici l'une des deux dernières lettres d'Olivier Bordeaux Montrieux. Elles ont été écrites le jour de sa mort. Il les avait antidatées, elles n'ont jamais été postées.

Bordeaux Montrieux
S.P. 82006 7^{ème} Cie

7 novembre 1944

Mon cher Papa,

Je vous remercie beaucoup de votre lettre que j'ai reçue ce matin. Ici le temps est toujours très mauvais et il commence à faire vraiment froid.

Toujours très peu de repos pour l'instant. J'espère malgré tout si nous devons avoir quelques jours de libres pouvoir aller vingt-quatre heures à Talmay pour vous voir et me laver.

Nous irons dans les bois mais n'aurons pas le temps de nous installer convenablement, on nous change souvent de section. J'ai reçu ce matin un mot très gentil de Monsieur Fauchier Delavigne.

Je vais recevoir des lainages de Tunisie. J'en enverrai à Louis. Je suis heureux qu'à Angers rien n'ait été démoli. Nous avons eu de la chance. De toute façon je pense qu'avant Noël un tour de permissions normales reprendra et que je pourrai profiter d'un certain temps où je pourrai revoir la famille.

Au revoir, mon cher Papa, je m'excuse de ce crayon et de ce papier mais rien n'est facile quand on est en ligne surtout comme fantassin.

Bien des choses à tous à Talmay. Je vous embrasse de tout coeur.

Olivier

Jacques Bourdis



C.P. : Ordre de la Libération

« Ultime et posthume repère sur l'itinéraire d'Olivier Bordeaux Montrieux : à la mi-décembre 1944, le train qui achemine la 13^{ème} D.B.L.E sur les Charentes pour réduire les poches de l'Atlantique s'arrête en gare de Moulins. Le rédacteur de ces lignes, qui a succédé en octobre au Capitaine Sartin, s'entend appeler par deux collégiens en pèlerine.

L'un d'eux se présente : c'est Yves Bordeaux Montrieux qui vient, avec son cousin Yves d'Armaillé, servir dans la section de son frère. On les embarque, on les écoute. Arrivés à Saint Palais de Négrinac, ils ont fini par confesser leur âge. Leurs parents sont immédiatement prévenus par la demi-brigade qu'ils confirment dans son intention de renvoyer chez eux ces deux enfants de la Patrie guidés par le pur exemple du grand frère qui lui avait donné sa vie ».

Jacques BOURDIS

Ancien chef de section puis commandant de la 7^{ème} compagnie de la « 13 »

Carnets de guerre du GENERAL DIEGO BROSSET



« 7 Novembre 1944.

Le 1^{er} B.L.E. prêté à la 3^{ème} D.I.C.* pour une action offensive a enlevé avant-hier ses objectifs mais, encadré d'unités indigènes tirailleurs et goums trop fatiguées et ne présentant pas sa solidité, il s'est trouvé pratiquement seul pour recevoir les dures contre-attaques ennemies, enregistrant plus de 100 pertes.

N'importe, dit Sairigné, cette action si elle ne coûte pas plus cher aura valu à la division un regain de prestige. On ne jure plus que par Sairigné et la Légion au 2^{ème} C.A. Ils ont sauvé la situation.

La morale de cette histoire c'est que Monsabert veut trop faire, plus que le possible et après du Vigier et moi c'est maintenant Guillaume** qui s'en plaint.

Le 1^{er} C.A., plus calme, attend son heure en regardant faire; l'attaque prête pour le sud ne sera lancée que lorsque le temps le permettra, mais Béthouart veut 8 jours de beau temps, ça ne se trouve pas forcément dans les Vosges en cette saison, cependant l'ennemi se renforce. Ce n'est pas par simple caprice que les armées ont toujours pris des quartiers d'hiver.

11 novembre 1944

Date qui perd de son prestige : vague manifestation à Lure. Visite du général Wilson (*two stars*) de ses bases. Je suis plus occupé de penser à l'action qui va se déclencher.

Le 1^{er} B.L.E prêté a été retiré du front avec 200 pertes, je l'ai reçu à Lure avec du thé au rhum brûlant plus important que des fanfares. Mais son retrait s'est traduit pour moi par une extension du front ; je tiens maintenant avec 8 bataillons et ma seule artillerie organique de Remiremont inclus, à Cornimont inclus. (...)

Difficile de lancer à l'assaut des hommes qui depuis des jours et des jours (en ligne depuis le 18 septembre) pataugent dans la boue et sont trempés. Aucune réserve d'autre part ».

* Il s'agit de la 3^{ème} D.I.A.

** Le général Guillaume, commandant la 3^{ème} D.I.A.



Plaque en mémoire du général Brosset, apposée sur la façade de la Mairie de Lure
C.P : Serge Robert

BIBLIOGRAPHIE

- L'épopée de la 13^{ème} Demi-Brigade de Légion Etrangère 1940-1945. André Paul COMOR. Nel Editions, 1999
- L'héroïque épopée. Sergent MITTENAERE. Promotion et Edition, 1967
- Prise de la cote 1013 au village de Rochesson par Paul PELLONI (13 D.B.L.E.) in : Bir Hakim l'Authion n° 158, Juillet 1995
- Biographie de Jean-Pierre SARTIN (13 D.B.L.E.). Ordre de la Libération [Lien](#)
- Olivier BORDEAUX MONTRIEUX (13 D.B.L.E.) 6 Avril 1921-6 novembre 1944. Famille Bordeaux-Montrieux. Ed. familiale, 1995
- Général Diego BROSSET, carnets de guerre, correspondances et note (1939-1944). Français en résistance. Guillaume Pinkety. Robert Laffont, 2009
- Les combats de la 1^{ère} D.F.L en Franche-Comté. Général SAINT HILLIER. [Lien](#)
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983